

PRÉFACE

Lorsqu'il publie Monsieur Han, d'abord en feuilleton en 1970, puis en volume en 1972, Hwang Sok-Yong n'a pas trente ans. Il n'est plus alors un inconnu dans le monde des lettres, puisqu'il a déjà fait paraître plusieurs nouvelles, genre beaucoup plus populaire en Corée qu'en France. L'une d'elles, la Pagode, lui a d'ailleurs valu, dès 1962, un prix littéraire. Monsieur Han, que son auteur qualifie de « chronique » plutôt que de « roman » afin de souligner l'authenticité des faits décrits, est une œuvre charnière dans la littérature coréenne moderne.

De toute évidence, Hwang ne renie pas l'héritage de ses prédécesseurs. Comme eux, il s'attache à exprimer la condition de ses contemporains, de préférence celle des petites gens, condamnés à subir et se taire. La littérature coréenne a toujours fait une grande place aux thèmes de la pauvreté, de la déréliction, de l'errance. L'écrivain, en Corée, ne se sent-il pas investi du devoir de parler au nom de ceux qui ne le peuvent ? Du témoignage à la protestation, il n'y a qu'un pas, qui, franchi, a valu des ennuis à bien des intellectuels pendant les années de dictature.

Ce rôle de témoin, Hwang Sok-Yong l'assume sans réserve, mais il n'en reste pas là. Il aborde de front ce qui confère à la condition, pourrait-on dire : coréenne, sa dimension éminemment tragique : la division du pays – et donc des familles –, conséquence de l'affrontement auquel se sont livrées, sur le sol de Corée, les grandes puissances du monde et leurs idéologies ennemies.

Rappelons-nous que, lorsque la défaite japonaise de 1945 met un terme à trente-cinq ans de colonisation, Soviétiques et Américains se retrouvent nez à nez dans la péninsule, de part et d'autre du 38^e parallèle, pour procéder au désarmement de l'armée vaincue. Des élections doivent être organisées dans les deux moitiés du pays dans le but de restaurer la nation, mais le climat politique se tend, les factions s'affrontent pour savoir qui des États-Unis, de l'Union soviétique ou des Nations unies doit exercer sa tutelle. Les élections n'ont pas lieu et le Sud se dote d'un gouvernement le 15 août 1948, le Nord à son tour un mois plus tard. C'est ainsi que commence

l'épisode le plus tragique de l'histoire de la Corée, celui de la division du pays et de son peuple.

Il y en eut pour penser que les armes feraient mieux et plus vite que les urnes pour réunifier le pays. Il n'en fut rien puisque la guerre de Corée, déclenchée le 25 juin 1950, laissa les armées sur les mêmes positions de chaque côté du 38^e parallèle lorsqu'un accord d'armistice fut signé le 27 juillet 1953. Mais trois ans d'une guerre conduite avec les moyens technologiques modernes, qui ont vu les troupes communistes déferler sur le Sud, puis reculer jusqu'à la frontière de Chine, redescendre ensuite avec le renfort des légions chinoises, ont fait leur œuvre : des millions de victimes, des infrastructures anéanties, un pays en ruine et plus divisé que jamais.

C'est cette tragédie, si obsédante encore aujourd'hui et dont le dénouement est loin d'être en vue, que Hwang Sok-Yong évoque dans Monsieur Han. La division du pays est une blessure profonde au cœur des Coréens. Elle fait de frères, de parents, de personnes qui partagent la même langue, la même histoire, la même culture, les mêmes chansons, des ennemis irréductibles. Les gens du Nord qui, comme monsieur Han, sont passés au Sud dans le désordre de la guerre, se sont très vite trouvés pris au piège de la division, puis à celui de la suspicion : les réfugiés du Nord sont, en effet, aisément pris pour des agents infiltrés. Étrangers dans leur propre pays, ils appartiennent à une diaspora d'un genre spécifique. L'unicité de la nation niée, c'est toute la Corée – du Nord et du Sud – qui vit le syndrome du déracinement.

L'engagement de Hwang Sok-Yong est d'abord celui d'un écrivain qui ne cessera de dénoncer ce que cet état de fait a de choquant. Monsieur Han peut être considéré comme le premier volet d'une série, comme le thème sur lequel les œuvres à venir seront des variations. Avec Chang Kilsan, roman-fleuve en dix volumes écrit de 1974 à 1984, Hwang revisite l'histoire de la Corée et met en évidence la continuelle résistance des classes inférieures aux puissants, rois, seigneurs ou dictateurs. Beaucoup plus tard vient le Vieux Jardin (2000), qui met en scène, sur un mode plus intimiste, les luttes sociales et politiques d'un activiste dont le cheminement ressemble beaucoup à celui de l'auteur. L'Invité (prix Daesan ^[1] 2001) revient sur un épisode de la guerre de Corée avec le souci de rétablir la vérité sur un massacre de civils.

Il ne suffit pas à Hwang Sok-Yong de dire les tourments des victimes, de dénoncer le scandale de la division dans ses livres, il lui reste encore à agir. Son expérience de la guerre du Vietnam où il a combattu en 1966-1967 au sein du corps expéditionnaire coréen – souvenirs qu’il consigne dans l’Ombre des armes (1985) –, la violente répression des émeutes de Kwangju dont il est témoin en 1980, les révoltes étudiantes des années quatre-vingt à Séoul contre la dictature militaire, sont autant d’expériences qui ont mûri sa détermination. Adulé par les étudiants et les intellectuels, il se sent conforté dans sa lutte. En 1989, faisant fi de la loi sur la sûreté nationale qui interdit formellement tout contact avec le Nord, et transitant par Tokyo et Berlin, il se rend à Pyongyang pour y représenter l’Association des artistes de Corée du Sud dans un congrès de ses homologues du Nord.

« Quand je suis allé au Nord, explique-t-il dans une conférence donnée en 2000 à Séoul dans le cadre d’un forum international sur la littérature, j’ai vu que les écrivains du Nord avaient lu les poèmes et les romans des auteurs progressistes du Sud. La principale raison de ma visite était de promouvoir les échanges entre l’Association des artistes du Sud et la Fédération générale de l’union de la littérature et des arts du Nord. J’ai suggéré de créer une revue qui accueillerait les œuvres d’écrivains aussi bien du Nord que du Sud. C’est ainsi qu’est née la revue Littérature de la réunification et que beaucoup d’œuvres de poètes et de romanciers du Sud ont été introduites. »

L’ambition de Hwang est bel et bien de forcer le destin, d’apporter la preuve que cet isolement dans lequel sont maintenus les deux peuples, cette situation de guerre latente qui continue de faire planer sa sombre menace, ne sont pas une fatalité insurmontable. La mise en œuvre de pareille entreprise s’appuie sur une solide conviction, voire une bonne dose d’idéalisme – il aime à se qualifier lui-même de « réaliste idéaliste » –, d’autant qu’il n’ignore nullement qu’au Sud, la prison l’attend : il n’est donc plus question de rentrer. Ce sont alors plusieurs années d’exil, à Berlin puis à New York, auquel il choisit de mettre un terme en 1993. « Un écrivain, explique-t-il, doit vivre dans le pays de sa langue maternelle. » Jugé pour atteinte à la sûreté nationale, il est condamné à sept ans de prison.

« Lorsque j'étais en détention, on n'avait pas le droit d'avoir un stylo-bille. On m'a mis au cachot pendant deux mois pour avoir gardé secrètement un stylo... Je me suis battu énergiquement. J'ai fait dix-huit fois la grève de la faim. Certaines ont duré jusqu'à vingt jours. C'était pour défendre les autres prisonniers, pour protester contre le traitement infligé aux prisonniers politiques... Le plus dur, c'était que, bien qu'ils m'aient autorisé à écrire, je devais soumettre mon projet au directeur de la prison. Il le transmettait au ministère de la Justice et aux instances gouvernementales concernées. Quand les autorités donnaient leur accord, alors je pouvais me mettre à écrire. Une fois par semaine, je devais soumettre mon manuscrit au directeur, au responsable de la sûreté et au comité d'inspection pour qu'ils vérifient si ce que j'écrivais était bien conforme à ce qui m'avait été autorisé... À quoi bon écrire dans ces conditions ? »

Mettant fin à une longue succession de régimes « forts », Kim Dae-jung est élu à la présidence de la République de Corée en 1998. L'une de ses premières décisions est de libérer les prisonniers politiques, mesure dont bénéficie Hzuang Sok-Yong qui sort de sa prison de Kongju en mars de cette même année, avant le terme de sa peine. Il est, depuis, très officiellement retourné en Corée du Nord, mandaté par le gouvernement du Sud dans le cadre de la Sunshine Policy (politique d'ouverture et de dialogue) mise en œuvre par Kim Dae-jung.

L'engagement de Hwang est, certes, celui d'un homme de conviction, mais c'est aussi celui d'un écrivain, d'un artiste au sens plein du terme. Ni réquisitoires idéologiques, ni essais, ses œuvres sont bien des romans, avec des personnages qui s'imposent à l'imagination du lecteur par leur vérité psychologique et leur épaisseur humaine, des êtres qui se débattent dans les conflits du monde. Hwang se montre toujours extrêmement soucieux de la construction du récit. Qu'on en juge par ce puissant retour en arrière qui constitue l'histoire de monsieur Han, encadrée par la scène de la mort du vieillard et de la pathétique veillée funèbre. Quant au travail sur la langue, il est chez Hwang une préoccupation constante : nul pathos, nulle analyse pesante, les faits doivent parler d'eux-mêmes dans des phrases où n'ont droit de cité que clarté, précision, vivacité du trait. L'œuvre s'est imposée aux lecteurs coréens, au point d'être constamment rééditée depuis sa parution. Elle a fait l'objet d'une adaptation pour le théâtre de la plume

même de Hwang, puis d'un film. Il n'est pas vain de rapporter ici un jugement largement partagé par la critique en Corée : la scène de la séparation – lorsque le docteur franchit le fleuve à gué dans une tempête de neige, laissant derrière lui sa mère, sa femme et ses enfants, qu'il espère pouvoir bientôt rejoindre – passe pour une des plus belles pages de toute la littérature coréenne.

C'est, on s'en doute, dans sa biographie qu'il convient de chercher la clé de l'engagement de Hwang Sok-Yong – celui de l'homme et de l'écrivain –, engagement qui fait de lui un témoin privilégié de son temps, lu et apprécié dans l'une et l'autre des deux Corée.

Il est né en 1943 à Zhangchun en Mandchourie où sa famille, en lutte contre la colonisation japonaise, avait trouvé refuge. À la Libération, en 1945, ses parents reviennent s'installer à Pyongyang, puis, en 1948, passent au Sud où le père a trouvé du travail. Ils s'installent à Yongdeungpo, quartier industriel de Séoul, où les surprendra la guerre de Corée.

C'est en fait l'histoire de sa propre famille que Hwang Sok-Yong raconte dans l'œuvre présente. Monsieur Han, c'est l'oncle maternel, médecin dans la vie comme dans le roman, mort effectivement dans la misère. Han Yongsuk, c'est la propre mère de l'auteur, femme énergique et exigeante. Le grand-père était, comme dans le roman, un pasteur très en vue à Pyongyang.

Cette « chronique » de monsieur Han, c'est en hommage à sa mère que Hwang Sok-Yong l'a, pourrait-on dire : consignée, s'il ne s'agissait pas aussi d'une œuvre très composée. Une mère qui a toujours vécu sa vie au Sud comme un exil, qui a toujours voulu retourner au Nord. Peu après les événements de Kwangju, nous confie Hwang, il l'a surprise en train de brûler les titres de propriété de sa maison de Pyongyang : l'impossibilité de réaliser son rêve lui était enfin apparue dans toute son évidence. En détruisant les documents, elle voulait faire disparaître son origine nordiste. Elle est morte peu après... En allant à Pyongyang, Hwang a fait ce que sa mère, la sœur de monsieur Han, aurait tant voulu faire.